

LA SOCIETE EPIDEMIQUE,

AU RISQUE DE L'EFFONDREMENT GENERAL DES LIMITES

L'émergence fulgurante de la menace technologique, dont les conditions d'apparition étaient préparées depuis fort longtemps, lance sans cesse de nouveaux défis aux techniques gestionnaires, prévisionnistes et assurantielles qui ne parviennent plus à assurer les contre les risques, ni même à les prévoir ou à les maîtriser. Elle pose en outre, à de multiples niveaux, la question de la pertinence des savoirs sociaux, des connaissances locales et autochtones, face à l'inefficacité du seul savoir « savant », c'est-à-dire technique. L'incertitude s'est immiscée dans tous les lieux et les instants de la vie quotidienne au sein de sociétés qui, précisément, ont fait le choix du progrès technique dans l'espoir de maîtriser la nature et de réduire les aléas et l'indétermination. Nous voudrions mettre en évidence la nature épidémique commune aux différentes manifestations du « progrès négatif » engendrées par le développement des technosciences, désormais orienté vers la catastrophe plutôt qu'en direction d'un progrès humain. Le rôle de la sociologie serait alors de cerner et de comprendre l'ensemble des réactions et des réponses apportées par la société, c'est-à-dire les citoyens autant que les experts ou les politiques, à ces nouvelles formes de menaces qui échappent tant à nos sens qu'à nos capacités de calcul.

Il nous faut, plus que jamais, poursuivre une réflexion déjà ancienne sur les liens qui existent entre le développement de la technique, le désir d'artificialisation et de maîtrise de la nature, le productivisme, la barbarie et la perte de liberté. Conscients de l'urgence dans laquelle nous nous trouvons, face aux catastrophes déjà advenues, de repenser les limites éthiques et pratiques du développement technologique, nous avons choisi, au LASAR¹, d'orienter notre réflexion vers l'élaboration d'une *anthropologie* à partir de laquelle nous pourrions définir une humanité de l'homme. Partant du point de vue de Weber selon lequel toute activité humaine est liée à un ensemble de valeurs ou, pour Castoriadis², à un imaginaire social-historique particulier, le monde actuel nous apparaît alors partagé entre un imaginaire propre à ceux qui entendent poursuivre indéfiniment l'arraisonnement du monde et du vivant par la technique, et ceux qui pensent au contraire que nous avons plus que jamais besoin de retrouver le sens des limites. Reconnaître cette nouvelle division sociale revient à considérer que s'affrontent, en d'autres termes, différentes conceptions de l'humanité de l'homme dont sont porteurs à la fois les promoteurs des utopies technologiques (nucléaire et génétique) et ceux qui tentent de freiner ou d'empêcher leur libre réalisation. Analyser et repérer les expressions sociales de ces imaginaires contradictoires, en saisir la complexité du point de vue du sens, est une tâche qui incombe désormais à la sociologie.

Deux champs de production technoscientifique, liés l'un à l'autre tant du point de vue de leur histoire et de leur nature, que par les conséquences sociales et politiques qu'ils engendrent, nous semble devoir faire l'objet d'un examen particulier : celui de la

¹ Laboratoire d'Analyse Sociologique et Anthropologique du Risque de l'Université de Caen.

² Castoriadis C., *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

manipulation et de l'artificialisation du vivant (crise de la vache folle³, questionnements autour du clonage et des OGM) et celui du nucléaire (de la crise du nucléaire en France à la catastrophe de Tchernobyl⁴). Chacun d'eux, en effet, se propose de remplir la fonction d'un mythe d'un type radicalement nouveau : nous affranchir des contraintes liées à la matière inerte, par la substitution d'une énergie presque illimitée aux anciennes ressources fossiles et à la force de travail, pour le nucléaire ; et pour la génétique, nous affranchir des limites du vivant, des contraintes de la matière organique, pour produire une nature elle aussi illimitée et censée permettre la résolution des problèmes alimentaires et sanitaires à l'échelle de la terre entière. Bien qu'elles n'aient pas fait leur apparition simultanément, ces deux innovations ont engendré au cours de la décennie quatre-vingt-dix le même mouvement de rejet et de crainte de la part de la société. Produisant toutes deux des maux épidémiques, invisibles et à effets différés (cancers radio-induits, mutations génétiques), elles produisent un imaginaire social spécifique de la contamination, dont les manifestations pratiques sont également comparables. C'est à partir de la proposition faite par le philosophe allemand Hans Jonas⁵ de nous livrer à une analyse et d'écouter nos propres peurs, que nous pourrions comprendre le sens du mouvement politique planétaire de rejet délibéré de ces innovations engagé par différents acteurs (paysans, consommateurs, comités de riverains et de protestation divers, experts et scientifiques indépendants) en montrant qu'il est porteur d'une conception de l'humanité de l'homme. Mais nous ne pouvons faire l'économie d'une tentative de compréhension des logiques sociales qui conduisent à des situations plus « pathologiques » (résignation confiante, production de boucs émissaires, restitution autoritaire de frontières symboliques et pratiques, logiques d'enfermement, etc.) qui s'alimentent elles aussi de l'accroissement de la menace et de la peur.

L'imaginaire contemporain de l'épidémie.

Les différents terrains et objets sur lesquels nous avons travaillé (catastrophe de Tchernobyl, crise de la vache folle, clonage, amiante, déchets nucléaires, etc.) participent tous, en dépit d'un apparent éclatement des champs, d'un imaginaire commun de la surmodernité au centre duquel une même logique est à l'œuvre : celle de l'*épidémie*. Cette question pourrait être reformulée dans le cadre d'une problématique de l'*effondrement des limites*. Dans son ouvrage intitulé *Une Fin de siècle épidémique*, Isabelle Rieusset-Lemarié vise à montrer qu'une actualisation du modèle épidémique se réalise dans un ensemble de phénomènes nouveaux dont le plus important demeure la question du Sida, aura joué un rôle de déclencheur pour la présente réflexion sur les sociétés épidémiques. Cette thèse fut précédée de la publication du remarquable essai de Jean Baudrillard *La transparence du mal*, où sont formulées plus intuitivement les éléments principaux de la thèse développée dans l'ouvrage sus-mentionné. Ces deux textes partagent un même constat de départ : qu'il s'agisse du virus informatique, de la disparition des frontières (au centre, nous le verrons, de la catastrophe du nucléaire), de la déréglementation du marché des changes, de la montée des extrémismes politiques ou encore, à présent, de "la crise de la vache folle", une même structure épidémique

³ Lemarchand F., « Vaches folle, homme fous ? » in Mana n°4, *Risques, vulnérabilité, technosciences*, Université de Caen, prem. sem. 1998. pp. 168-199.

⁴ Bocéno L., Dupont Y., Grandazzi G., Lemarchand F., « Vivre en zone contaminée ou : les paradoxes de la gestion du risque », in revue Innovation et Société n°1, *Connaissance et risque*, mai 2000, Publications Universitaires de Rouen.

⁵ Jonas H., *Le Principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Ed. du Cerf, Paris, 1990.

semble animer ces faits sociaux totaux. La volonté d'une plus grande communication dans les sociétés contemporaines, au sens du "tout communicant", l'application généralisée de la cybernétique dans la gestion du quotidien (flux financiers, circulation ferroviaire,...) et la réalisation d'un idéal de transparence (politique) et de pénétration (des territoires) a contribué à donner à l'ensemble des limites qui servaient à arrêter un monde connu peuplé d'objets tangibles, un caractère de porosité, de perméabilité et, finalement, de vulnérabilité croissante : « *le principe du Mal est tout simplement synonyme du principe de réversion (...) Dans des systèmes en voie de positivation totale, et donc de désymbolisation, le mal équivaut simplement sous toutes ses formes, à la règle fondamentale de la réversibilité* »⁶. La potentialité révélée, après Tchernobyl, d'un accident nucléaire majeur dans et hors de nos frontières a montré l'obsolescence de celles-ci. Plus question, non plus, de nous retrancher derrière notre Ligne Maginot à l'heure où des pays instables politiquement (en particulier les deux zones sensibles que sont le Proche-Orient et l'Extrême Orient asiatique) sont dotés, par nos soins d'ailleurs, de missiles nucléaires de moyenne et longue portée. Il est certain, comme l'a pensé Baudrillard au début des années quatre-vingt-dix, que la menace épidémique se renforce à certains égards, de l'activité prophylactique et, pourrions nous dire *iatrogénique*, propre aux sociétés technoscientifiques qui vise à éradiquer totalement le Mal : « *Visant à éliminer toute agression extérieure, ils (les systèmes intégrés et techniques) secrètent leur propre virulence interne, leur réversibilité maléfique* »⁷. A l'argumentation sécuritaire qui tend à substituer aux protections traditionnelles des codes et des verrouillages électroniques ou informatiques, s'oppose la réalité de la vulnérabilité de l'ensemble de ces systèmes, quel que soit d'ailleurs leur degré de sophistication, qu'il s'agisse de sûreté nucléaire ou de la protection des secrets militaires du Pentagone. Le corps, l'ultime rempart du sujet après les frontières, les murs, la politique et la morale, devient à son tour perméable au rayonnement ultraviolet naturel réputé à présent dangereux dans la mesure où il n'est plus filtré par un ciel vidé d'ozone, lui aussi devenu perméable ; le corps, que la vaccination a rendu fragile, perd également son intégrité, d'une part dans la déconstruction symbolique induite par la recherche médicale qui le réifie et le réduit à un ensemble d'éléments primaires identifiables, d'autre part dans la perspective qui nous est offerte de l'appréhender comme une forme d'assemblage de pièces détachées, avec la réversibilité qui s'opère symétriquement entre donneur et receveur. Plus largement nous pourrions montrer la potentialité et la structure épidémiques du génie génétique au sens où « *les biotechnologies dissolvent toutes les distinctions, toute la surprenante variété des phénomènes, que la nature avait mises entre ses règnes organiques et, à l'intérieur de ceux-ci, entre les espèces* »⁸.

A cette réalité de la perméabilité des anciennes frontières, limites, enveloppes ou protections, dont nous ne pouvons pas ici dresser un inventaire exhaustif, se superpose l'objectivité de la contagion comme expérience de l'effondrement des frontières. En d'autres termes, ces dernières ne sont pas dépassées en puissance par les événements, les informations ou les virus mais leur disparition est effective : les catastrophes, restées jusqu'à présent essentiellement inscrites dans le domaine de l'imaginaire, se produisent, l'improbable se réalise, l'impensable survient, au delà de tous les discours sécuritaires qui étaient sensés nous protéger du Mal. Plus la catastrophe est plausible ou réelle, moins elle est imaginée. Or, ces utopies négatives, c'est-à-dire ces mal-être en puissance, se réalisent à notre insu et sur le modèle épidémique. L'atome, par exemple, longtemps circonscrit dans un lieu confiné d'où il ne devrait jamais sortir, le cœur du réacteur, est aujourd'hui en quelque sorte partout, certes en

⁶ J. Baudrillard, *La Transparence du mal*, Paris, Galilée, 1990, p. 72

⁷ J. Baudrillard, *La transparence du mal*, op. cit. p. 69.

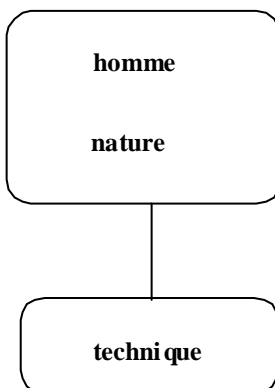
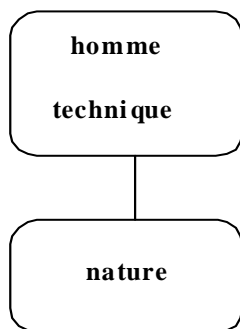
⁸ *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée*, L'Encyclopédie des nuisances, 1999, p. 85.

faible quantité pour l'instant. La violence, que la culture s'est employée à canaliser, à ritualiser ou, avec le principe de Raison, à « faire taire », prend désormais des formes épidémiques avec l'apparition de nouvelles formes de terrorisme international et en particulier bactériologique, avec les « explosions » chroniques et imprévisibles dans les banlieues ou encore avec l'apparition très récente de ces « gens ordinaires » qui se saisissent un jour d'une arme et tirent aveuglément dans la foule, les plus jeunes étant âgés d'à peine cinq ans.

Redéfinir les rapports homme/nature

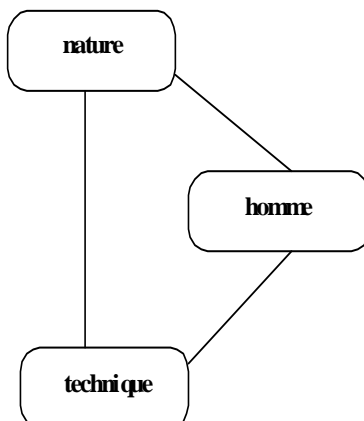
Partant, nous pourrions définir trois grandes étapes des relation de l'homme à la nature et à la technique, inscrits dans trois imaginaires sociaux et historiques respectifs, ou trois modèles.

Le modèle continuiste. Dans l'imaginaire moderne, puis productiviste, la technique est inhérente à l'humain et l'on peut alors établir un lien de continuité entre la relation des premiers hommes à l'outil et les technologies les plus récentes. La nature, pensée comme infinie et indéfinie, peut faire l'objet d'une exploitation sans limite afin de satisfaire des besoins humains, supposés également illimités. La nature demeure le grand autre de l'homme et la technique appartient à ce dernier.



Le modèle naturaliste. Avec la prise de conscience de ce que la technique constitue désormais une véritable menace pour l'humanité (de l'homme) et de la véritable nature technologique des nouvelles menaces, la tentation a été grande de penser l'homme et la nature, devenus vulnérables, dans une même mouvement. Cependant le risque est alors de perdre l'humanité de l'homme dans sa naturalisation. Les thèses naturalistes ont connu un regain en sciences humaines à partir des années 80, partagées entre écologisme systémique et scientisme radical.

Le modèle anthropologique critique. Il s'agit de repenser, dans une relation triangulaire à partir des rapports homme-nature, homme-technique, et nature-technique, la place qui revient à l'homme dans un monde de plus en plus artificialisé, c'est-à-dire de concevoir nos rapports à la nature via la technique en abandonnant à la fois l'idée d'une nature vierge et rédemptrice (la nature qui répare les erreurs humaines), et celle d'une technique purement humaine et bienfaitrice de l'humanité (progressisme des Lumières). L'enjeu n'est rien moins que de préserver notre capacité à produire une anthropologie, tout en la redéfinissant partiellement face à l'inédit, sans risquer de la perdre en voulant la changer pour autant.



Il va sans dire que nous ne pouvons que suggérer par ce dernier croquis une réflexion qui, à défaut de fonder une véritable théorie anthropologique, donne une base générale à une réinterrogation des rapports respectifs qu'entretient l'homme avec la nature et la technique. Nous pourrions synthétiser ce renversement de la manière suivante : c'est pour s'affranchir des contraintes de la nature que l'homme moderne a développé la technique au nom de la Raison, et c'est désormais pour nous mettre à l'abri des menaces que fait peser celle-ci sur l'humanité qu'il lui faut repenser ses liens avec la nature, et plus généralement avec la terre, le support, le passé, les racines, etc. De là le double écueil de la tentation naturaliste d'une part, réifiant l'homme en le ramenant peu ou prou au rang d'un simple élément – biologique – pris dans un système, et de l'inertie continuiste d'autre part, qui refuse de rompre avec l'imaginaire de la modernité, progressiste et développementaliste.

Pour une socio-anthropologie critique

Si nous travaillons aujourd'hui, avec quelques autres, à donner à l'approche socio-anthropologique de la vulnérabilité croissante des hommes, de leurs œuvres et de la nature, une assise conceptuelle, c'est que nous pensons qu'elle constitue, avec l'épidémiologie, une discipline d'avenir pour des sociétés épidémiques. Loin de l'utopisme technophile et du progressisme aveugle, elle nécessite au contraire de prendre au sérieux l'extension infinie de la menace, largement liée à celle du productivisme et des technosciences. Nous n'avons, en effet, à faire à des risques potentiels plus ou moins calculables, mais à des dangers réels qui constituent *déjà* un horizon pour nos sociétés, sans pour autant que leur production se soit arrêtée. Pour donner à cette pensée critique une assise théorico-pratique, nous voulons insister sur la valeur paradigmatique de ces deux champs comparables et complémentaires que sont le nucléaire et la génétique, qui s'avèrent procéder d'une volonté commune de maîtrise et d'arrondissement total de la nature (de la matière et du vivant). Leur nature épidémique commune engendre à son tour, dans le social, la mobilisation d'une culture ancienne et pour l'essentiel anachronique, qui conditionne l'apparition de pathologies sociales, elles aussi en extension, telles que le rétablissement arbitraire et autoritaire de la frontière ou encore la désignation de boucs émissaires. Mais plus fondamentalement, le règne des technosciences nous conduit, en transformant le monde et même l'homme, à formuler à nouveaux frais la question de ce qui fonde notre humanité. Celle-ci émerge avec d'autant plus de radicalité que la définition de l'humanité de l'homme telle qu'elle fut élaborée par les Lumières vacille de plus en plus à l'ombre de la menace de catastrophe. C'est la raison pour laquelle nous pensons qu'il faut, avec le philosophe Hans Jonas⁹, donner à la peur une valeur heuristique et prendre très au sérieux les lancements d'alertes émanant de certains scientifiques ou de la société civile.

La société industrielle a laissé place, comme l'a amplement montré le sociologue Ulrich Beck¹⁰, à une société du risque et de l'incertitude généralisés, dans laquelle la peur de l'avenir conditionne le présent. Or, de plus en plus d'individus éprouvent des difficultés à saisir et à penser ce monde nouveau où a ressurgi l'immaîtrisable sous la forme d'un processus qui ne donne que peu de prise. Moins les hommes parviennent à comprendre le monde dans lequel ils vivent et à rationaliser leur souffrance et leur malheur, plus ils sont

⁹ Jonas H., *Op. cit.*

¹⁰ Beck U., *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier/Alto, 2001

tentés de considérer comme *épreuve personnelle de milieu*¹¹ (sur le mode de la culpabilité ou du fatalisme) ce qui relève en réalité des *enjeux collectifs de structure sociale*. La question des choix technologiques n'est donc pas, comme le croient encore la frange progressiste du politique ou les techniciens en communication recrutés par les lobbies pour « dialoguer » avec la société, une affaire de mauvaise compréhension des enjeux par les citoyens, ou même une question technique : c'est une question résolument politique qui engage notre devenir individuel et collectif. Il ne s'agit de rien moins que d'opérer un renversement copernicien en replaçant l'homme au centre et les économies technoscientifiques à la périphérie¹². Mais cette opération complexe ne peut être pensée à partir de l'anthropologie de l'homme moderne née du dualisme cartésien homme-sujet / nature-objet. C'est qu'en effet l'un et l'autre doivent être désormais appréhendés ensemble en tant qu'ils sont devenus hautement vulnérables, dans leur dimension générique comme dans leur singularité historique.

Conclusion : vers un romantisme éclairé ?

Si nous nous sommes proposé d'explorer ici les horizons à proprement parler catastrophiques de la surmodernité, qu'ils soient pour certains advenus (la catastrophe de Tchernobyl) ou bien qu'ils se profilent comme une menace (la révolution génétique), c'est que nous avons acquis la certitude qu'ils jouent un rôle décisif dans la structuration sociale de l'époque qui s'inaugure. Plus précisément, nous assistons à une division fondamentale entre, d'une part, un imaginaire lié à la poursuite de l'idéal progressiste « libéré » de tout fondement moral et politique (qu'on l'appelle productivisme, mondialisation, ultra-libéralisme, technoscience, etc.) sous l'emprise de la technique et, d'autre part, un imaginaire d'« exode » de la modernité ou encore de résistance, appelant au sens de la mesure, à la prudence, à fonder une nouvelle éthique de la responsabilité en procédant au ré-enracinement des hommes dans des territoires habitables. La figure de la menace, dans sa forme catastrophique ou apocalyptique, constituerait pour ceux qui manifestent plus ou moins consciemment, selon l'expression d'Henry Pierre Jeudy¹³, un « désir de catastrophe », une tentation ultime de légitimation du déploiement sans limite de la technique pour elle-même, au-delà de toute rhétorique du Progrès moral et politique. En revanche, elle constituerait pour ceux qui aspirent à retrouver ou à réinventer un monde habitable dans lequel ils puissent satisfaire leur désir de liberté, une force motrice propre à se prémunir, dans le temps présent et par l'action politique, de la vulnérabilité croissante dans laquelle le processus productiviste plonge désormais l'humanité toute entière. C'est la raison pour laquelle nous devons miser sur la capacité des « exilés »¹⁴ de la modernité - par choix ou par contrainte - à exercer une action politique critique susceptible d'infléchir le cours supposé inexorable du développement technologique, suivant la position de Benjamin pour qui la révolution n'est pas la « locomotive du progrès », mais « l'arrêt sur la voie de la catastrophe ». Les nouveaux romantismes éclairés que sont l'écologie politique et le projet d'agriculture paysanne, porté par une partie de la paysannerie mondiale, répondent à notre sens aux questions fondamentales qui travaillent les sociétés épidémiques, en fondant sur les nouvelles peurs une éthique de la responsabilité proche de celle que Hans Jonas appelait de ses vœux. Il y a fort à parier que seul un regard en arrière,

¹¹ Selon l'expression de Wright-Mills C., *L'Imagination sociologique*, Paris, La Découverte, 1997/67.

¹² Selon la proposition de Cassano F., *La Pensée méridienne*, Paris, Ed. De l'Aube, 1998.

¹³ Jeudy H.-P. *Le désir de catastrophe*, Paris, Aubier, 1990.

¹⁴ voir Gorz A. *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, Galilée, 1996.

sur l'expérience que nous livrent les catastrophes advenues mais aussi sur les ressources encore contenues dans le passé et la mémoire, permettra de maîtriser l'avenir, de le construire. Ce détour ne sera possible qu'à la double condition d'être tourné vers un futur qui soit d'abord un horizon d'attente *pour l'homme*, et de déculpabiliser la nostalgie.

A ceux enfin qui pourraient nous reprocher de verser avec insistance dans la prophétie du malheur, nous répondrons, avec François Partant, que les vrais catastrophistes sont bien ceux qui laissent les catastrophes arriver.